

La question de l'action éducative

à l'échelle d'un quartier

Le « Groupe Réseau Éducatif » du quartier du Bois l'Abbé à Champigny dans le Val de Marne impulse depuis un an et demi une dynamique de réflexion entre différents partenaires : éducation nationale, conseil départemental, municipalité, et des associations de quartier – « Les Femmes relais », « Unies pour Tous » - qui ensemble se regroupent à la « Maison pour Tous » du quartier. Tout au long de l'année, des rendez-vous sont proposés pour réfléchir et tenter d'apporter des solutions aux problèmes éducatifs rencontrés dans et hors l'école.

Le mercredi 9 décembre 2015, le quatrième de ces rendez-vous a réuni 170 personnes dont 125 enseignants des premier et second degrés de la 18^e circonscription de Champigny, en REP+ et 45 acteurs territoriaux et associatifs. Ce large public a assisté avec une attention soutenue à une conférence de Serge Boimare, psychopédagogue, qui sur la base de ses travaux et de son expérience, propose de mettre en œuvre une démarche de « médiation culturelle » propre à surmonter les situations de blocage qui empêchent de nombreux élèves d'entrer avec force dans les apprentissages et sont une cause majeure du décrochage scolaire.

Madame Sache, Inspectrice de l'Éducation Nationale de la 18^e circonscription, a introduit l'après-midi en soulignant l'intérêt porté à la question des élèves en difficulté et en remerciant les personnels de l'éducation nationale, les partenaires acteurs de l'éducation, le GFEN et Serge Boimare.

La conférence de Serge Boimare a donné lieu par la suite à des échanges particulièrement riches permettant d'avancer sur de nombreuses problématiques de fond : comment passer de la théorie à la pratique dans les classes ? Quels rapports l'institution entretient-elle (ou n'entretient-elle pas) avec la réflexion pédagogique et didactique ?

Jeanne Dion, membre du GFEN, est intervenue pour décrire dans le détail une pratique pédagogique intitulée "le texte recréé", ce qui a permis de rendre "vivante" et "visible" une activité concrète de classe, tout en démontrant l'efficacité de la recherche en didactique pour ouvrir des horizons prometteurs au sein de notre système éducatif, en opposition aux sempiternels discours de déploration, qui paralysent toute réflexion. Le débat s'est poursuivi avec une intervention sur la question de la sélection à l'école. La conférence de Serge Boimare a permis de démontrer qu'il était possible de dépasser cette question en développant des pratiques de nature à faire réussir l'ensemble des élèves. Les échanges ont également donné lieu à des témoignages particulièrement éclairants, émanant à la fois d'anciens élèves décrocheurs, mais également de parents et d'acteurs sociaux qui ont pu faire partager leur expérience. Une intervenante a insisté sur l'importance de "l'intergénérationnel" permettant aux acteurs éducatifs de tous âges de construire collectivement leurs savoirs, leur expérience et leurs pratiques. La question de l'interculturel et de l'anthropologie des cultures a également traversé de nombreuses interventions : plusieurs intervenant-e-s ont considéré que cette problématique majeure ne faisait pas suffisamment l'objet d'une réflexion de fond et gagnerait à être davantage prise en compte dans la formation. D'autres échanges ont eu lieu autour de la question de la "gestion de classe" et de "l'autorité", deux questions particulièrement lancinantes, auxquelles les travaux de Serge Boimare et du GFEN ont permis d'apporter des réponses en dépassant les idées reçues et les lieux communs. La posture de l'enseignant, son statut vis-à-vis de la classe, son rôle dans la relation pédagogique ont également été abordés, de même que la dialectique incontournable entre individu et collectif dans la construction des apprentissages. L'intervention de ce dernier a permis de faire émerger des discussions très constructives, qui ne demandent qu'à être approfondies. Elle a surtout permis, au-delà des idées reçues et des poncifs qui paralysent si souvent la réflexion, de travailler à rendre visible ce qui se passe à l'école, avec tous ceux qui, dans un quartier, participent à l'action éducative, en proposant de dépasser les difficultés en étant créatifs. **GFEN Île de France**

N'ayons plus peur des "mauvais élèves"

C'est sur eux que repose le secret pour améliorer l'école !

Serge Boimare est venu partager le fruit de son expérience devant une salle de 170 personnes. Avec modestie, le psychopédagogue est revenu sur les origines de son cheminement. Il raconte comment, parce qu'il s'est trouvé, en début de carrière, dans une situation d'impasse totale avec les douze élèves dont il avait la charge, il lui a fallu « réinvente[r] une pédagogie ».

« Ils jetaient des cailloux sur les fenêtres »

Ces enfants « avaient des troubles du caractère et de la conduite, comme on disait à l'époque ». Au bout d'une semaine de vaines tentatives, la moitié ne rentrait même plus dans la classe : « j'ai fait classe comme on m'avait appris et [comme] je savais faire. [Ils] ne voulaient plus rentrer avec moi et, de plus, ils jetaient des cailloux sur les fenêtres. [...] Je me demandais comment j'allais m'en sortir. »

Les enfants avaient été clairs avec lui : « On reste [...] à condition qu'on ne fasse pas de travail d'école ! ». Son sentiment d'incompétence était d'autant plus fort qu'elle s'étalait « au grand jour ». Cette remise en question le poussa à changer de point de vue : il se rendit compte qu'« apprendre pour certains [...] crée de la déstabilisation [...] identitaire [...] provoquée par la rencontre avec les contraintes des apprentissages » ou par « la peur du contenu ». Dès lors, il ne regarda plus ces enfants qui ne parviennent pas à occuper la place d'élève comme « en difficulté », mais comme « réfractaires » car « ils s'organisent pour ne pas souffrir ». Mais comment contourner cette souffrance pour ceux qu'il commençait à comprendre comme « empêchés de penser » ?

« J'ai donc commencé [avec] le livre que j'avais sous le coude »

L'institutrice qu'il remplaçait avait abandonné derrière elle, en même temps que son poste, un exemplaire des *Contes* des frères Grimm. Elle avait plongé dans une dépression : « Il ne faut pas oublier que ceux qui attaquent le système, les contestataires, violents, réfractaires fatiguent beaucoup les enseignants ! ». Il s'est mis à leur lire ces contes : « à ma grande surprise, les élèves qui étaient dehors sont rentrés pour écouter. » Le groupe était reconstitué, le travail pouvait commencer. Les contes sont des histoires particulières : « il y a des parents qui abandonnent leurs enfants, des rivalités à couper au couteau entre des frères, des partages d'héritages qui se font mal, et puis des angoisses de dévoration après l'abandon. [...] je me demandais si je n'étais pas en train d'aggraver leurs cas. ». Pourtant, au contraire, une fois les histoires lues, les enfants acceptent de discuter de ce qu'ils ont entendu. Ils ne mâchent pas leurs mots : « la belle-mère était une vraie salope [...], le père se laissait faire, c'était une couille molle »... Grâce à eux, Serge Boimare découvre, lui aussi, « ce qu'il y avait dans les contes ». Tout en restant peu assuré de ce qu'il était en train de mettre en œuvre avec eux —« inquiet de la tournure [des choses] si j'étais inspecté »—, il avance pas à pas. Après la lecture, et le moment de discussion, il tente de passer à une troisième étape, plus scolaire : « copier une petite phrase ». Les élèves menacent de quitter de nouveau la salle. Il procède alors autrement : il relie tous les moments de leçons au texte lu au groupe « sortant les mots des récits que j'étais en train de lire » pour l'apprentissage de la lecture, s'appuyant sur le « temps qui passe », les « distances parcourues », « l'argent qu'on se partage », dans l'histoire pour les mathématiques ... « et tout le programme y passe ! ». Serge Boimare conclut ce rappel des premiers moments de l'élaboration de son travail en ces termes : « Avec un peu de créativité, autour de récits mythologiques, on doit faire le programme du collège, sans problème et on peut aller au-delà si on utilise des romans : j'ai beaucoup utilisé des romans de Jules Verne avec lesquels on peut préparer polytechnique, il n'y a pas de problème ! Il ne

faut donc pas croire que les récits vont tirer les mathématiques par le bas. Au contraire ! [... Ils] créent du décalage ouvrant des possibilités d'entrer dans le sens. »

« N'ayons plus peur des mauvais élèves, c'est sur eux que repose le secret pour améliorer l'école. »

Années après années, de Vitry à Paris, au Centre Claude Bernard où il a exercé en tant que psychopédagogue, Serge Boimare a pu constater à quel point ce qu'il avait vécu se retrouve dans toutes les situations d'apprentissage. « [...] Quel que soit l'âge, [ces situations viennent] souvent nous remettre en cause, [nous] déstabilise[nt] plus ou moins ! » puisqu'il s'agit toujours, de « changer notre manière de faire » : « on sait que ce n'est pas simple ! ». On comprend à quel point une situation, qui déstabilise chacun d'entre nous –l'enseignant y compris– peut s'avérer dangereuse pour certains enfants ou adultes. Serge Boimare travaille désormais essentiellement auprès d'adolescents en échec au collège. Ceux « pour qui, sans qu'on sache vraiment pourquoi, à l'école, il y a quelque chose qui bloque ». Et de ces années d'expérience, il a forgé une conviction : nous pouvons améliorer « performances » et « résultats » de l'école « grâce aux mauvais élèves ! [...] ceux que j'appelle " les réfractaires à l'apprentissage " ». En s'appuyant sur le travail qu'on leur propose, il s'agit de « réactiv[er] pour tous plaisir d'apprendre et plaisir d'enseigner parce que les deux vont ensemble ». C'est ce qu'il a cherché ensuite à prouver.

Tout d'abord, il nous a fait partager deux certitudes. La première : il y a, sur le plan national, « 15% de jeunes gens qui sortent de l'école chaque année sans maîtriser les savoirs fondamentaux » parce qu'ils ne sont « pas équipés pour supporter les contraintes de l'apprentissage [et] s'en défendent en devenant des " empêchés de penser " ». La seconde, conséquence de la première : « pour se réconcilier avec l'école, les " empêchés de penser " ont besoin de deux choses : du nourrissage culturel [et] de l'entraînement à s'exprimer tous les jours, durant toute leur scolarité ! Et ils n'ont surtout pas besoin, après qu'on les ait repérés, de soutien en petit groupe [...] ». Et il précise « Pour moi, c'est le moteur qui est en panne et, dans une voiture, quand le moteur est en panne, personne n'aurait l'idée de mettre de l'essence dans le réservoir ! Et pourtant, en pédagogie, c'est ce qu'on fait ! » Allant à l'encontre de la tendance à individualiser l'aide, jusqu'à l'externaliser en dehors des heures en classe entière, il propose une stratégie de « relance de l'écoute et de l'expression ». Et si la crainte reste de mettre en retard les élèves non réfractaires, il répond : « les meilleurs, avec un appui culturel, avec un entraînement à s'exprimer, deviennent encore meilleurs. Il faut expérimenter pour s'en convaincre ! ».

Les classes à médiation culturelle

Dans ce but, Serge Boimare, avec des équipes qui acceptent d'expérimenter ce changement de stratégie, soutient la mise en place de « classes à médiation culturelle ». En quoi consistent-elles précisément ? « Consacrer la première heure de la journée, tous les jours, même au collège, à faire du " nourrissage culturel " en lisant à haute voix [d]es textes forts » et s'en servir comme tremplins pour « trois axes pédagogiques » : « stimuler l'écoute et l'intérêt de tous », « faire participer chacun, même les moins bons, [...] au débat argumentaire tous les jours » et « donner du sens et des racines aux savoirs qu'on veut enseigner [...] en reli[ant] le contenu à l'histoire. ». Les résultats sont là : « [...] le patrimoine culturel commun construit pour la classe devient un ressort exceptionnel pour faire vivre et travailler ensemble des élèves qui ont des niveaux différents, des langues différentes, des religions différentes ».

Kevin : « La trouille d'abord la haine ensuite »

Pour ne pas en rester à une liste de formules, Serge Boimare évoque l'histoire d'un jeune garçon parisien : quand « Kévin [...] discute avec un camarade et qu'il veut donner du poids à un argument, il termine sa phrase en disant : " je te dis que c'est ça, va t'faire ! " ou encore " t'es qu'un bouffon ! ". Il n'y a plus d'enchaînement possible à partir de là. ». En travaillant avec le psychopédagogue, qui lui demande d'expliquer ces discours et ses mauvais résultats, il parvient à décrire sa situation : « C'est quand je ne trouve pas tout de suite la réponse à une question et que je dois continuer à chercher que ça ne va plus. [...] J'ai l'impression que tout se mélange en moi,

et parfois que je vais disparaître. [...] Si j'insiste pour continuer ou si quelqu'un veut m'obliger à continuer mon travail, alors que je suis déjà énervé, j'ai l'impression que ça va éclater en moi. Ça fiche la trouille d'abord et la haine ensuite. ». Ce moment de peur, de sensation de danger, de souffrance, Serge Boimare l'appelle « la phobie du temps de suspension » : c'est la « peur de ce moment particulier où il n'a pas encore la réponse à la question posée, où il va peut-être l'avoir, mais à condition de chercher. Ça le pousse à rompre l'exercice de penser et à s'agiter. ».

« ... Court-circuiter le temps réflexif a entraîné chez lui quatre insuffisances notoires, beaucoup plus profondes et beaucoup plus graves que ses lacunes dans les savoirs de base. Première insuffisance : ne pas savoir se mettre dans une écoute constructive qui permette de greffer de nouvelles représentations sur les siennes, étape indispensable pour arriver à une lecture efficace, résumer, remettre le récit dans la chronologie... Deuxième insuffisance : ne pas savoir s'exprimer, ne pas disposer d'une parole étayée par la réflexion et la pensée. Troisième insuffisance : ne pas savoir décoller de ses préoccupations personnelles. Le désir de savoir est toujours soumis aux ressorts les plus archaïques de la curiosité : le sadisme, le voyeurisme, la mégalomanie sont toujours à l'œuvre et c'est ça qui l'empêche de s'intéresser aux règles et aux lois qui organisent la connaissance. C'est une curiosité qui n'est pas sublimée [...] une curiosité qui s'intéresse à l'infantile, à la violence, au sexe, à l'argent. »

La raison pour laquelle Kevin est tellement mis en péril par un moment de recherche, c'est parce qu'«au cours des premières années de sa vie, [il] n'a pas été confronté à ces exigences éducatives qui lui auraient permis de construire ses compétences psychiques pour supporter les contraintes de l'apprentissage ». Elles sont, selon Serge Boimare, également au nombre de quatre : « être capable de savoir attendre », « supporter ses manques », « respecter des règles », « pouvoir vivre un petit moment de solitude ». Pour les enfants « empêchés de penser », l'« initiation à la frustration n'a pas eu lieu ». En cas de rencontre avec cette frustration particulière qu'est le « temps de suspension » dans le cadre d'une recherche, déstabilisés, ils ne vont pas se laisser faire. Soit, comme Kevin, tout ce parasitage va les mener, après « la trouille », puis « la haine », à « se défendre » ; soit « on va en voir qui [adoptent une attitude de] retrait, de passivité, d'inhibition, de conformisme, voire d'endormissement ! Heureusement pour les professeurs, ils ne sont pas tous des agités, dans une classe ». Pour les aider, il s'agit donc, non pas de répondre à un besoin d'entraînement supplémentaire par un groupe de soutien ou des cours de méthode, mais de les amener à faire « ce détour réflexif qu'[ils ont] pris l'habitude de court-circuiter », de sortir de la phobie du temps de suspension.

Deux conditions pour franchir la phobie du temps de suspension

Serge Boimare a alors détaillé pourquoi il nomme ce travail « nourrissage culturel » : les textes lus nourrissent les élèves car ils les aident « à construire cette dimension intérieure, un monde intérieur un peu plus riche, un peu plus sécurisé » qui leur est, pour le moment, indisponible. Première condition donc : intégrer à toutes les propositions pédagogiques des liens avec le nourrissage culturel, dans le but de « mettre des mots et du récit sur les émotions excessives » déclenchées. Deuxième condition : entraîner cette capacité réflexive que les élèves évitent ou à laquelle ils ne sont pas habitués. Interpelant les préjugés, alimentant les représentations, les récits donnent « une forme à [leurs] inquiétudes » et les accompagnent vers l'organisation et la structuration de la pensée.

Mais tout cela est-il possible dans une classe réelle ? Sans hésitation, Serge Boimare répond oui : les deux activités dont il fait la matière première de son « nourrissage culturel » –écoute et expression– sont inscrites au programme ! Pour les textes à lire, dès les petites sections de maternelle, les contes bien entendu, mais aussi les récits mythologiques, les textes fondateurs des religions, les romans initiatiques, les romans historiques, les fables, la poésie, le théâtre sont des matériaux pour le nourrissage. « Dans tous ces textes, on retrouve les grandes préoccupations et les grandes inquiétudes humaines qui sont souvent très présentes chez les enfants empêchés de penser. ». Il décrit ensuite comment se déroule l'heure de nourrissage culturel qui lance la journée

scolaire : temps de lecture à voix haute de 15 minutes au plus, en s'arrêtant à un moment où se pose une question « encourage[ant] les élèves à faire des hypothèses » ; temps de reconstruction du fil du récit pour remettre de l'ordre dans ce qui a été entendu ; temps de débat oral autour d'une question qui engage les élèves par petits groupes pour ceux qui n'ont jamais la parole ; enfin, dans un cahier, temps de rédaction à partir de la question abordée, chacun répond à la question : « tu as entendu les arguments de tes camarades, est-ce que ça a modifié les tiens ? ». On peut y ajouter la photocopie du passage lu.

« *Cet élan moteur créatif* »

Comme le dit Serge Boimare lui-même, « il n'y a rien de révolutionnaire dans cette pratique ». Il s'agit de tenir compte des empêchements de penser et, donc, d'intéresser avant de faire participer tous les élèves, chacun d'entre eux, malgré ce qui les terrifie. « Avec ce que je propose, nous ne faisons que transmettre les textes les plus importants de notre patrimoine culturel, nous ne faisons qu'entraîner les élèves à s'exprimer au plus juste de leurs intentions, nous ne faisons que donner de l'intérêt aux savoirs de notre programme. ». Ce n'est pas une solution qui permettra de calmer tous les agités du jour au lendemain, mais « il y a quelque chose qui change à condition de mener [ces activités] tous les jours » et, au bout d'un trimestre, la dynamique de classe n'est plus la même.

Avec ces propositions, le psychopédagogue, qui a écrit aussi *La peur d'enseigner*, pense aussi aux enseignants. « C'est comme ça qu'on relance l'intérêt pour la pratique pédagogique car il est très important qu'on soit engagé dans un mouvement créatif quand on fait ce métier, pas dans un mouvement de répétition mortifère quand on travaille avec ceux qui sont en difficulté. Avoir un message répétitif quand il n'est pas reçu par les élèves, c'est déprimant pour tous. » Pour clore son intervention, il rappelle que les élèves ont besoin de la motivation de leurs enseignants car « ils vont s'identifier à cet élan moteur créatif qu'on a en nous. ». Dans le cadre de sa pratique d'enseignant, il a pu constater à quel point « on peut le perdre très vite, et [qu'il est] très important d'accepter cette idée : ce n'est pas parce qu'on est professeur qu'on ne peut pas être dans cette situation. C'est possible surtout quand on travaille avec des enfants contestataires et destructeurs. ». Ces enfants dont on cherche à combler les lacunes alors que, avant tout, il s'agit, de répondre à trois besoins prioritaires qui leur préexistent : s'entraîner à écouter, argumenter dans toutes les disciplines et être entraînés à participer. Les propositions de Serge Boimare sont autant de pistes pour « aller chercher leur participation ».

Propos recueillis par le GFEN Île de France Laurent Carcelès, Valérie Sultan, Jeanne Dion.